

SATIRES.

SATIRE I.

DAMON ¹, ce grand auteur dont la muse fertile
Amusa si long-temps et la cour et la ville;
Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, et l'hiver sans manteau;
Et de qui le corps sec et la mine affamée
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée;
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,
D'emprunter en tous lieux, et de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir, chargé de sa seule misère;
Et, bien loin des sergents, des clerks, et du palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais;
Sans attendre qu'ici la justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie,
Ou que d'un bonnet vert ² le salutaire affront

¹ J'ai eu en vue Cassandre, celui qui a traduit la *Rhétorique* d'Aristote.

² Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvoit sortir de prison en faisant cession, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit en pleine rue un bonnet vert sur la tête.

Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus défaut et plus blême
Que n'est un pénitent sur la fin d'un carême,
La colère dans l'ame et le feu dans les yeux,
Il distilla sa rage en ces tristes adieux :

Puisqu'en ce lieu, jadis aux muses si commode,
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode;
Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque
roche

D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche;
Et, sans lasser le ciel par des vœux impuissants,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps,
Tandis que, libre encor malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la parque encor de quoi filer :
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y sait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis :
Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste;
Qui de ses revenus écrits par alphabet

Peut fournir aisément un Calepin complet;
Qu'il règne dans ces lieux; il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris! Eh! qu'y voudrois-je faire?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir;
Et, quand je le pourrois, je n'y puis consentir.
Je ne sais point en lâche essayer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers :
Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.
Je suis rustique et fier, et j'ai l'ame grossière :
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom;
J'appelle un chat un chat, et Rolet¹ un fripon.
De servir un amant, je n'en ai pas l'adresse;
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse;
Et je suis, à Paris, triste, pauvre, et reclus,
Ainsi qu'un corps sans ame, ou devenu perclus.

Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage
Qui court à l'hôpital, et n'est plus en usage?
La richesse permet une juste fierté;
Mais il faut être souple avec la pauvreté :
C'est par là qu'un auteur que presse l'indigence

¹ Procureur très décrié, qui a été dans la suite condamné
à faire amende honorable, et banni à perpétuité.

Peut des astres malins corriger l'influence,
 Et que le sort burlesque, en ce siècle de fer,
 D'un pédant, quand il veut, sait faire un duc et pair.¹
 Ainsi de la vertu la fortune se joue :
 Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,
 Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,
 Conduire le carrosse où l'on le voit trainé,
 Si dans les droits du roi sa funeste science
 Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
 Je sais qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux
 L'a fait pour quelques mois disparaître à nos yeux :
 Mais en vain pour un temps une taxe l'exile ;
 On le verra bientôt pompeux en cette ville
 Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui,
 Et jouir du ciel même irrité contre lui ;
 Tandis que Colletet², crotté jusqu'à l'échine,
 S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
 Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
 Dont Montmaur³ autrefois fit leçon dans Paris.

¹ L'abbé de La Rivière, dans ce temps-là, fut fait évêque de Langres. Il avoit été régent dans un collège.

² Fameux poète fort gueux, dont on a encore plusieurs ouvrages.

³ Célèbre parasite, dont Ménage a écrit la vie.

Il est vrai que du roi la bonté secourable
 Jette enfin sur la muse un regard favorable ;
 Et, réparant du sort l'aveuglement fatal,
 Va tirer désormais Phébus de l'hôpital¹.
 On doit tout espérer d'un monarque si juste :
 Mais, sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste ?
 Et fait comme je suis, au siècle d'aujourd'hui,
 Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui ?
 Et puis, comment percer cette foule effroyable
 De rimeurs affamés dont le nombre l'accable,
 Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
 Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers,
 Comme on voit les frelons, troupe lâche et stérile,
 Aller piller le miel que l'abeille distille ?
 Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté
 Que donne la faveur à l'importunité.
 Saint-Amant² n'eut du ciel que sa veine en partage :
 L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage ;
 Un lit et deux placets composoient tout son bien ;
 Ou, pour en mieux parler, Saint-Amant n'avoit rien.
 Mais quoi ! las de traîner une vie importune,

¹ Le roi, en ce temps-là, à la sollicitation de M. Colbert, donna plusieurs pensions aux gens de lettres.

² On a plusieurs ouvrages de lui où il y a beaucoup de génie. Il ne savoit pas le latin, et étoit fort pauvre.

Il engagea ce rien pour chercher la fortune,
 Et, tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
 Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour ¹.
 Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée?
 Il en revint couvert de honte et de risée;
 Et la fièvre, au retour, terminant son destin,
 Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.
 Un poète à la cour fut jadis à la mode;
 Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode:
 Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
 N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli ².
 Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle?
 Dois-je, las d'Apollon, recourir à Barthele?
 Et, feuilletant Louet alongé par Brodeau ³,
 D'une robe à longs plis balayer le barreau?
 Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.
 Moi! que j'aïlle crier dans ce pays barbare,
 Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
 Errer dans les détours d'un dédale de lois,
 Et, dans l'amas confus des chicanes énormes,

¹ Le poème qu'il y porta étoit intitulé le *Poème de la Lune*, et il y louoit le roi, sur-tout de savoir bien nager.

² Célèbre fou que M. le Prince avoit amené avec lui des Pays-Bas, et qu'il donna au roi.

³ Brodeau a commenté Louet.

Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes;
 Où Patru gagne moins qu'Huot et Le Mazier,
 Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier ¹!
 Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
 On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée;
 Arnauld à Charenton devenir huguenot,
 Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

Quittons donc pour jamais une ville importune
 Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune;
 Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
 Et va la mitre en tête et la crosse à la main;
 Où la science, triste, affreuse, délaissée,
 Est par-tout des bons lieux comme infame chassée;
 Où le seul art en vogue est l'art de bien voler;
 Où tout me choque; enfin, où... Je n'ose parler.
 Et quel homme si froid ne seroit plein de bile
 A l'aspect odieux des mœurs de cette ville?
 Qui pourroit les souffrir? et qui, pour les blâmer,
 Malgré Muse et Phébus n'apprendroit à rimer?
 Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grace
 Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;
 Et, sans aller rêver dans le double vallon,

¹ Célèbre procureur. Il s'appeloit Pierre Fournier; mais les gens de palais, pour abrégér, l'appeloient Pé-Fournier.

La colère suffit et vaut un Apollon.

Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? doucement, je vous prie:
Ou bien montez en chaire; et là, comme un docteur,
Allez de vos sermons endormir l'auditeur:
C'est là que bien ou mal on a droit de tout dire.

Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,
Qui contre ses défauts croit être en sûreté
En raillant d'un censeur la triste austérité;
Qui fait l'homme intrépide, et, tremblant de faiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse;
Et, toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des foibles humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et règle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au-delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouera pas.

Pour moi, qu'en santé même un autre monde
étonne,
Qui crois l'ame immortelle, et que c'est Dieu qui tonne,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu.

SATIRE II.

A MOLIÈRE.

RARE et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers;
Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher:
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et, sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur,
Dans ce rude métier où mon esprit se tue,
En vain, pour la trouver, je travaille et je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir;
Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir;
Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure;
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,

La raison dit Virgile, et la rime Quinault :
 Enfin , quoi que je fasse ou que je veuille faire,
 La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
 De rage quelquefois, ne pouvant la trouver,
 Triste , las et confus, je cesse d'y rêver ;
 Et, maudissant vingt fois le démon qui m'inspire ;
 Je fais mille serments de ne jamais écrire.
 Mais, quand j'ai bien maudit et Muses et Phébus,
 Je la vois qui paroît quand je n'y pense plus :
 Aussitôt, malgré moi, tout mon feu se rallume ;
 Je reprends sur-le-champ le papier et la plume,
 Et, de mes vains serments perdant le souvenir,
 J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
 Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
 Ma muse au moins souffroit une froide épithète,
 Je ferois comme un autre ; et, sans chercher si loin,
 J'aurois toujours des mots pour les coudre au besoin :
 Si je louois Philis EN MIRACLES FÉCONDE,
 Je trouverois bientôt, A NULLE AUTRE SECONDE ;
 Si je voulois vanter un objet NOMPAREIL,
 Je mettrois à l'instant, PLUS BEAU QUE LE SOLEIL ;
 Enfin, parlant toujours d'ASTRES et de MERVEILLES,
 DE CHEFS-D'OEUVRE DES CIEUX, DE BEAUTÉS SANS PA-
 REILLES ;
 Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,

Je pourrois aisément, sans génie et sans art,
 Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
 Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.
 Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
 N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
 Et ne sauroit souffrir qu'une phrase insipide
 Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide :
 Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
 Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Maudit soit le premier dont la verve insensée
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
 Et, donnant à ses mots une étroite prison,
 Voulut avec la rime enchaîner la raison !
 Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
 Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie :
 Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant,
 Et, comme un gras chanoine, à mon aise et content,
 Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
 La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire.
 Mon cœur exempt de soins, libre de passion,
 Sait donner une borne à son ambition ;
 Et, fuyant des grandeurs la présence importune,
 Je ne vais point au Louvre adorer la fortuné :
 Et je serois heureux, si, pour me consumer,
 Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.

Mais depuis le moment que cette frénésie
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,
Et qu'un démon jaloux de mon contentement
M'inspira le dessein d'écrire poliment,
Tous les jours, malgré moi, cloué sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin passant ma vie en ce triste métier,
J'envie, en écrivant, le sort de Pelletier ¹.

Bienheureux Scudéri ², dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire;
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux règles de l'art asservir son génie!
Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir:
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir;

¹ Poète du dernier ordre, qui faisoit tous les jours un sonnet.

² C'est le fameux Scudéri, auteur de beaucoup de romans, et frère de la fameuse demoiselle de Scudéri.

Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, et ne sauroit se plaire:
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma muse s'abîme,
De grace, enseigne-moi l'art de trouver la rime;
Ou puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,
Molière, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

SATIRE III.

QUEL sujet inconnu vous trouble et vous altère ?
 D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
 Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
 A l'aspect d'un arrêt ¹ qui retranche un quartier ?
 Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
 Sembloit d'ortolans seuls et de bisques nourrie,
 Où la joie en son lustre attiroit les regards,
 Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
 Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
 A-t-on, par quelque édit réformé la cuisine ?
 Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
 A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?
 Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

Ah! de grace, un moment, souffrez que je respire.
 Je sors de chez un fat, qui, pour m'empoisonner,
 Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner :
 Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
 J'éluois tous les jours sa poursuite obstinée.

¹ Le roi, en ce temps-là, avoit supprimé un quartier des rentes.

SATIRE III.

Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main :
 Ah! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
 N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
 D'un vin vieux... Boucingo ¹ n'en a point de pareilles :
 Et je gagerois bien que, chez le commandeur,
 Villandri ² priserait sa sève et sa verdure.
 Molière avec Tartufe ³ y doit jouer son rôle;
 Et Lambert ⁴, qui plus est, m'a donné sa parole.
 C'est tout dire, en un mot, et vous le connoissez.
 Quoi! Lambert ? Oui, Lambert : à demain. C'est assez.
 Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
 J'y cours, midi sonnait, au sortir de la messe.
 A peine étois-je entré, que, ravi de me voir,
 Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir :
 Et montrant à mes yeux une alégresse entière,
 Nous n'avons, ma-t-il dit, ni Lambert, ni Molière ;
 Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.

¹ Fameux marchand de vin.

² Homme de qualité qui alloit fréquemment dîner chez le commandeur de Souvré.

³ *Le Tartufe*, en ce temps-là, avoit été défendu; et tout le monde vouloit avoir Molière pour le lui entendre réciter.

⁴ Lambert, le fameux musicien, étoit un fort bon homme, qui promettoit à tout le monde de venir, mais qui ne venoit jamais.

Vous êtes un brave homme : entrez; on vous attend.

A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus ¹ dans leurs longs compli-
ments.

J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée;
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
Tenoit à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, et mangeoit de côté.
Jugez en cet état si je pouvois me plaire,

¹ Roman de dix tomes de mademoiselle de Scudéri.

Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

Notre hôte cependant s'adressant à la troupe :
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?
Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête!
Les cheveux cependant me dressaient à la tête :
Car Mignot, c'est tout dire; et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande : et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un auvernat fumeux, qui, mêlé de lignage ¹,
Se vendoit chez Crenet ² pour vin de l'Ermitage,
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et douceux,
N'avoit rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison

¹ Deux fameux vins du terroir d'Orléans.

² Fameux marchand de vin, logé à la pomme de pin.

J'espérois adoucir la force du poison.
 Mais, qui l'auroit pensé? pour comble de disgrâce,
 Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
 Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!
 Au mois de juin! Pour moi, j'étois si transporté,
 Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
 Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
 Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
 J'allois sortir enfin quand le rôt a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
 S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
 Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
 Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
 Autour de cet amas de viandes entassées
 Régnoit un long cordon d'alouettes pressées,
 Et sur les bords du plat six pigeons étalés
 Présentent pour renfort leurs squelettes brûlés.
 A côté de ce plat paroissoient deux salades,
 L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
 Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
 Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
 Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
 Ont loué du festin la superbe ordonnance;
 Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser,
 Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.

Sur-tout certain hableur, à la gueule affamée,
 Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
 Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux ¹,
 A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
 Je riois de le voir, avec sa mine étique,
 Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
 En lapins de garenne ériger nos clapiers,
 Et nos pigeons cauchoix en superbes ramiers;
 Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
 Composer sur ses yeux son geste et son langage;
 Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point:
 Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
 Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
 Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
 Aimez-vous la muscade? on en a mis par-tout.
 Ah! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût!
 Ces pigeons sont dodus, mangez, sur ma parole.
 J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
 Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
 Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
 Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine;

¹ Ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table qui étoient partagés sur l'estime qu'on devoit faire des vins des coteaux des environs de Reims : ils avoient chacun leurs partisans.

Pour moi, j'aime sur-tout que le poivre y domine :
 J'en suis fourni, Dieu sait! et j'ai tout Pelletier
 Roulé dans mon office en cornets de papier.
 A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,
 Ou comme la statue est au Festin de Pierre;
 Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
 Quelque aile de poulet dont j'arrachois le lard.

Cependant mon hableur, avec une voix haute,
 Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
 Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
 Avec un rouge-bord acceptent son défi.
 Un si galant exploit réveillant tout le monde,
 On a porté par-tout des verres à la ronde,
 Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
 Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés.
 Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
 Lamentant tristement une chanson bachique,
 Tous mes sots à-la-fois ravis de l'écouter,
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.
 La musique sans doute étoit rare et charmante!
 L'un traîne en longs fredons une voix glapissante;
 Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence
 Arrive sous le nom de jambon de Maïence.

Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
 Comme un recteur suivi des quatre facultés.
 Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
 Lui servoient de massiers ¹, et portoit deux as-
 siettes,

L'une de champignons avec des ris de veau,
 Et l'autre de pois verts qui se noyoient dans l'eau.
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
 Chez tous les conviés la joie est redoublée;
 Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
 Le vin au plus muet fournissant des paroles,
 Chacun a débité ses maximes frivoles,
 Régulé les intérêts de chaque potentat,
 Corrigé la police, et réformé l'état;
 Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
 A vaincu la Hollande ² ou battu l'Angleterre.

Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
 De propos en propos on a parlé de vers.
 Là tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,

¹ Le recteur, quand il va en procession, est toujours accompagné de deux massiers.

² L'Angleterre et la Hollande étoient alors en guerre, et le roi avoit envoyé du secours aux Hollandois.

On jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
 Mais notre hôte sur-tout, pour la justesse et l'art,
 Élevoit jusqu'au ciel Théophile et Ronsard,
 Quand un des campagnards, relevant sa moustache
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
 Impose à tous silence, et, d'un ton de docteur :
 Morbleu! dit-il, La Serre ¹ est un charmant auteur!
 Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.
 La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
 Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
 Le Pays ², sans mentir, est un bouffon plaisant :
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
 A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
 En vérité, pour moi j'aime le beau François.
 Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
 Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
 Et, jusqu'à Je vous hais, tout s'y dit tendrement.
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire ;
 Qu'un jeune homme... Ah! je sais ce que vous voulez
 dire,

¹ Écrivain célèbre pour son galimatias.

² Écrivain estimé chez les provinciaux à cause d'un livre qu'il a fait, intitulé : *Amitiés, amours et amourettes*.

A répondu notre hôte : Un auteur sans défaut,
 La raison dit Virgile, et la rime Quinault.
 Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.
 Et puis, blâmer Quinault !.. Avez-vous vu l'Astrate ?
 C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
 Sur-tout l'anneau royal me semble bien trouvé.
 Son sujet est conduit d'une belle manière ;
 Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
 Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
 A repris certain fat qu'à sa mine discrète
 Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète :
 Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.
 Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
 A dit mon campagnard avec une voix claire,
 Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
 Peut-être, a dit l'auteur pâlisant de courroux :
 Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-vous ?
 Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
 Vous ? mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,
 A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
 Je suis donc un sot, moi ? vous en avez menti,
 Reprend le campagnard ; et, sans plus de langage,
 Lui jette pour défi son assiette au visage.
 L'autre esquive le coup ; et l'assiette volant

S'en va frapper le mur, et revient en roulant.
 A cet affront l'auteur, se levant de la table,
 Lance à mon campagnard un regard effroyable;
 Et, chacun vainement se ruant entre deux,
 Nôs braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
 Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
 Font voir un long débris de bouteilles cassées :
 En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
 Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
 De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare;
 Et, leur première ardeur passant en un moment,
 On a parlé de paix et d'accommodement.
 Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
 J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
 Avec un bon serment que, si pour l'avenir
 En pareille cohue on me peut retenir,
 Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
 Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie;
 Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
 Et qu'à peine au mois d'aout l'on mange des pois
 verts.

 SATIRE IV.

A M. L'ABBÉ LE VAYER.

D'où vient, cher LeVayer, que l'homme le moins sage
 Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,
 Et qu'il n'est point de fou qui, par belles raisons,
 Ne loge son voisin aux petites-maisons?

Un pédant, enivré de sa vaine science,
 Tout hérissé de gréc, tout bouffi d'arrogance,
 Et qui, de mille auteurs retenus mot pour mot,
 Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
 Croit qu'un livre fait tout, et que, sans Aristote,
 La raison ne voit goutte, et le bon sens radote.

D'autre part un galant, de qui tout le métier
 Est de courir le jour de quartier en quartier,
 Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
 De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,
 Condamne la science, et, blâmant tout écrit,
 Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit,
 Que c'est des gens de cour le plus beau privilège,
 Et renvoie un savant dans le fond d'un collège.

Un bigot orgueilleux, qui, dans sa vanité,
 Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,

Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
 Damne tous les humains, de sa pleine puissance.

Un libertin d'ailleurs, qui, sans ame et sans foi,
 Se fait de son plaisir une suprême loi,
 Tient que ces vieux propos de démons et de flammes
 Sont bons pour étonner des enfants et des femmes,
 Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
 Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudroit épuiser ces matières,
 Peignant de tant d'esprits les diverses manières,
 Il compteroit plutôt combien, dans un printemps,
 Guenaud et l'antimoine ont fait mourir de gens ;
 Et combien la Neveu ¹, devant son mariage,
 A de fois au public vendu son picelage.

Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,
 Et pour rimer ici ma pensée en deux mots,
 N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grèce,
 En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :
 Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
 Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.

Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparent
 Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,

¹ Infame débordée connue de tout le monde.

L'un à droit, l'autre à gauche, et, courant vainement,
 La même erreur les fait errer diversement :
 Chacun suit dans le monde une route incertaine,
 Selon que son erreur le joue et le promène ;
 Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,
 Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
 Mais, quoi que sur ce point la satire publie,
 Chacun veut en sagesse ériger sa folie ;
 Et, se laissant régler à son esprit tortu,
 De ses propres défauts se fait une vertu.
 Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître,
 Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;
 Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur,
 Se regarde soi-même en sévère censeur,
 Rend à tous ses défauts une exacte justice,
 Et fait sans se flatter le procès à son vice.
 Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.

Un avare, idolâtre et fou de son argent,
 Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
 Appelle sa folie une rare prudence,
 Et met toute sa gloire et son souverain bien
 A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
 Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage.

Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
 Dira cet autre fou, non moins privé de sens,

Qui jette, furieux, son bien à tous venants,
Et dont l'ame inquiète, à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé?

L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé,
Répondra chez Fredoc ce marquis sage et prude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.

Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le ciel de fureur élanés,
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
Fêter dans ses serments tous les saints de l'église.
Qu'on le lie; ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice.
Sa folie, aussi bien, lui tient lieu de supplice.
Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux envire la raison :
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.
Chapelain veut rimer ¹, et c'est là sa folie.

¹ Cet auteur, avant que sa *Pucelle* fût imprimée, passoit pour le premier poète du siècle : l'impression gâta tout.

Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Ménage ¹ sifflés,
Lui-même il s'applaudit, et, d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.

Que feroit-il, hélas! si quelque audacieux
Alloit pour son malheur lui dessiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces
Montés sur deux grands mots, comme sur deux
échasses,

Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,
Et ses froids ornements à la ligne plantés?
Qu'il maudiroit le jour où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée!
Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé,
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.
Enfin un médecin fort expert en son art

Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard;
Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
Moi, vous payer! lui dit le bigot en colère,
Vous dont l'art infernal, par des secrets maudits,

¹ On tenoit chez Ménage, toutes les semaines, une assemblée où alloient beaucoup de petits esprits.

En me fiant d'erreur m'ôte du paradis!
 J'approuve son courroux; car, puisqu'il faut le dire,
 Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
 C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
 D'un remords importun vient brider nos desirs.
 La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles;
 C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
 Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous tou-
 cher,
 Souvent, comme Joli ¹, perd son temps à prêcher.
 En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
 Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
 Et, s'en formant en terre une divinité,
 Pensent aller par elle à la félicité:
 C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
 Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre;
 Je les estime fort: mais je trouve en effet
 Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

¹ Illustre prédicateur, alors curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, et depuis évêque d'Agen.

 SATIRE V.

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU.

LA noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
 Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
 Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux
 Suit, comme toi, la trace où marchaient ses aïeux.
 Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse
 N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
 Se pare insolemment du mérite d'autrui,
 Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
 Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
 Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
 Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
 Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson.
 Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
 Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,
 Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
 Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers;
 Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,
 Son cœur dément en lui sa superbe origine,

Et, n'ayant rien de grand qu'une sottise fierté,
 S'endort dans une lâche et molle oisiveté?
 Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
 Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
 On diroit que le ciel est soumis à sa loi,
 Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.
 Enivré de lui-même, il croit, dans sa folie,
 Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
 Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
 Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger :

Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,
 Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?
 On fait cas d'un coursier, qui, fier et plein de cœur,
 Fait paroître en courant sa bouillante vigueur;
 Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière
 S'est couvert mille fois d'une noble poussière:
 Mais la postérité d'Alfane ¹ et de Bayard ²,
 Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
 Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
 Et va porter la malle, ou tirer la charrie.
 Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
 Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?

¹ Cheval du roi Gradasse dans l'Arioste.

² Cheval des quatre fils Aymon.

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
 La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
 Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
 Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
 Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
 Respectez-vous les lois? fuyez-vous l'injustice?
 Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
 Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
 Je vous connois pour noble à ces illustres marques.
 Alors soyez issu des plus fameux monarques,
 Venez de mille aïeux; et, si ce n'est assez,
 Feuillez à loisir tous les siècles passés;
 Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre :
 Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre:
 En vain un faux censeur voudroit vous démentir,
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
 Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
 Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
 Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
 En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
 Vous dormez à l'abri de ces noms révéérés;
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères :

Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères ;
 Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
 Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
 Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
 Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Je m'emporte peut-être, et ma muse en fureur
 Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur :
 Il faut avec les grands un peu de retenue.
 Eh bien ! je m'adoucis. Votre race est connue.
 Depuis quand ? répondez. Depuis mille ans entiers ;
 Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.
 C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires ;
 Tous les livres sont pleins des titres de vos pères ;
 Leurs noms sont échappés du naufrage des temps :
 Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans
 A leurs fameux époux vos aïeules fidèles
 Aux douceurs des galants furent toujours rebelles ?
 Et comment savez-vous si quelque audacieux
 N'a point interrompu le cours de vos aïeux ;
 Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
 Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?

Que maudit soit le jour où cette vanité
 Vint ici de nos mœurs souiller la pureté !
 Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
 Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence,

Chacun vivoit content, et sous d'égales lois ;
 Le mérite y faisoit la noblesse et les rois ;
 Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
 Un héros de soi-même empruntoit tout son lustre.
 Mais enfin par le temps le mérite avili
 Vit l'honneur en roture, et le vice ennobli ;
 Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
 Maitrisa les humains sous le nom de noblesse.
 De là vinrent en foule et marquis et barons :
 Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
 Aussitôt maint esprit fécond en rêveries
 Inventa le blason avec les armoiries ;
 De ses termes obscurs fit un langage à part ;
 Composa tous ces mots de Cimier et d'Écart,
 De Pal, de Contrepal, de Lambel, et de Fasce,
 Et tout ce que Seguing ¹ dans son Mercure entasse.
 Une vaine folie enivrant la raison,
 L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.
 Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,
 Il fallut étaler le luxe et la dépense ;
 Il fallut habiter un superbe palais,
 Faire par les couleurs distinguer ses valets ;
 Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,

¹ Auteur qui a fait le *Mercuré armorial*.

Le duc et le marquis ¹ se reconnut aux pages.

Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
 Trouva l'art d'emprunter, et de ne rendre rien;
 Et, bravant des sergents la timide cohorte,
 Laissa le créancier se morfondre à sa porte:
 Mais, pour comble, à la fin le marquis en prison
 Sous le faix des procès vit tomber sa maison.
 Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
 Humblement du faquin rechercha l'alliance;
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
 Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux;
 Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
 Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang,
 En vain l'on fait briller la splendeur de son rang;
 L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,
 Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
 Mais quand un homme est riche il vaut toujours son
 prix :

Et l'eût-on vu porter la mandille ² à Paris,
 N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,

¹ Tous les gentilshommes considérables, en ce temps-là, avoient des pages.

² Petite casaque qu'en ce temps-là portoient les laquais.

D'Hozier ¹ lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.

Toi donc, qui, de mérite et d'honneurs revêtu,
 Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,
 Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,
 Le vois, toujours orné d'une gloire nouvelle,
 Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
 Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis;
 Fuir d'un honteux loisir la douceur importune;
 A ses sages conseils asservir la fortune;
 Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
 Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi:
 Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
 Va par mille beaux faits mériter son estime;
 Sers un si noble maître; et fais voir qu'aujourd'hui
 Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

¹ Auteur très savant dans les généalogies.